

Jacques & Béatrice Bellanger

Fatidique Rencontre Place Marceau

Saint-Nazaire 1912-1914

Inspiré d'un fait réel

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Jacques & Béatrice Bellanger 2017

Isbn **979-10-90323-16-2**

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

TABLE DES MATIÈRES

Découverte.

Au moment où commence ce récit, il était six heures du matin, ce lundi 2 septembre 1912.

Auguste Robert était employé comme garçon marchand de vin, fils d'un chauffeur aux Ateliers et Chantiers de la Loire. Tout en marchant, il se dirigeait vers son travail. Auguste pensait bien être rejoint par le jeune François, un riveteur des chantiers. Ils avaient pris l'habitude de faire le chemin ensemble à partir de l'angle de la rue de Cran¹ et du Maine.

Dès le lever, Auguste maugréait, il avait rêvé de la chasse ce qui aurait dû le rendre joyeux, mais l'ouverture avait été reportée du premier au quinze de ce mois. Il lui faudrait encore attendre quinze jours. Le week-end dernier, il n'avait pu qu'astiquer sa vieille carabine à canons juxtaposés. Pourtant la veille au soir, après son travail, il lui avait semblé entendre des

¹ Rue Jean Jaurès

tirs lors du détour, du côté de la rue de Cardurand, en raccompagnant François.

— Maudits Chasseurs ! Maudits cousins briérons qui ne respectent pas la date, lui avait-il dit.

Puis il avait fait un sourire, se souvenant de sa jeunesse où il lui arrivait de débusquer à grand coup de fusil le colvert en dehors des jours d'ouverture comme certains quand le mois était dur à finir financièrement.

Quand il regarda sa montre à gousset, il s'aperçut que ses pensées l'avaient mis un peu en retard.

Il devrait presser le pas. Il lui restait trente-cinq minutes avant la sirène d'embauche. Il n'était pas encore à la boutique de Penhouët près des Ateliers et Chantiers de la Loire. Le chemin habituel passait par la rue de Cran, la rue de Nantes², longeant la voie ferrée en direction de Penhouët³, puis le contournement du bassin. Il regarda à nouveau sa montre. Il se mit à parler à haute voix

— Mon petit Auguste, avec François, on passera par la rue du Dolmen jusqu'à la rue du

2 Rue Henri Gautier

3 Ancienne orthographe de Penhoët

Phalanstère⁴ puis on traversera le second terrain vague.

Auguste Robert habitait le quartier de L'île au trou⁵, non loin de l'abattoir⁶.

Sur la route, il se disait que François allait l'attendre. Il devrait raccourcir la distance en prenant comme il le faisait souvent par le chemin dans le petit champ de l'île du trou. Il n'avait pas marché cinq minutes qu'il s'arrêta, surpris à bon droit ; il venait en effet d'apercevoir un corps étendu le long de la haie.

Auguste appela immédiatement le voisinage. Un attroupement ne tarda pas à se former malgré l'heure matinale.

Le bruit de la découverte du cadavre se répandit tel un feu de paille. Monsieur Haudebert, du commissariat central fit son apparition. Il avait été réveillé par des cris. Il habitait non loin de la scène. Il fut suivi quelques minutes après par le Commissaire du deuxième quartier, Monsieur Canuts, prévenu par un gardien.

4 Rue Jeanne d'Arc

5 Palais de Justice

6 Place du 8 et 11 mai 1945

Les conversations chuchotées allaient bon train. Cela faisait moins d'une heure que la localisation du corps avait été faite et la rumeur commençait déjà à impliquer les Apaches de Saint-Nazaire.

Les deux Commissaires durent se frayer un passage au milieu de la vingtaine ou trentaine de badauds qui se trouvaient présents sur le chemin.

Le Commissaire Haudebert regardait la population matinale, tandis que Canuts s'était accroupi le long de la victime.

Les gens étaient à proximité de la scène. Lorsque Monsieur Canuts glissa une main dans une poche du mort, un brouhaha se fit entendre. Canuts fit un signe de l'autre, l'agent Gilbert comprit l'ordre.

— S'il vous plaît, sortez du terrain ! disait-il d'un ton gentil, mais ferme.

Lui et ses collègues éloignèrent la foule.

Le Commissaire Haudebert, qui avait gardé le silence, apostropha le petit rassemblement qui croissait encore.

— Qui a découvert la victime ?

Auguste Robert leva la main sans dire un mot, puis la remit rapidement dans sa poche. Depuis qu'il avait crié demandant de l'aide, il n'arrivait plus à émettre de son.

— Venez ici, Mon Ami. Comment vous appelez-vous ?

Auguste n'osait pas s'approcher.

— Venez, Mon Ami, continua le Commissaire Irénée Haudebert. N'ayez pas peur !

Il s'avancait la bouche grande ouverte, mais on n'entendit rien. L'homme était vêtu d'un pantalon de velours à côtes, serré à la cheville. Le pantalon se marquait aux genoux de deux larges boursouflures. Il avait mis une lavallière crasseuse sur le col douteux d'une chemise de flanelle. Il avait les poings enfoncés puissamment dans les poches de sa veste de velours marron qui se fermait haut.

— N'ayez pas peur de parler, « Mon Ami ».

Le Commissaire Haudebert abusait souvent de l'expression « Mon Ami », avec cette petite pointe d'accent snob, mélange de son héritage de noblesse française. Il assurait, à qui voulait bien l'entendre, qu'il était apparenté par son père Amaury avec de la longue lignée royaliste

qui serait le fils illégitime de Madame la Comtesse Blanche de Haut-de-Bert de Sainte-Croix d'Orléans. Mais la réalité était plus simple et pour lui difficile à admettre. Il était l'arrière-petit-fils de Gontran Martin, un riche marchand négrier mulâtre qui moyennant des largesses financières avait pu obtenir que l'on ajoute une branche perdue sur l'arbre de la famille Haut-de-Bert de Sainte-Croix. Il avait ainsi changé son nom en Gontran Martin de Haut-de-Bert devenue après la révolution Gontran Haudebert. Mais, cette histoire familiale n'avait jamais été vérifiée.

Bien qu'il se soit levé en catastrophe, le Commissaire Haudebert mettait un point d'honneur d'avoir une tenue digne de son rang. Il était habillé d'une veste assez courte en vigogne, avec les revers allongés finement. La veste pincée était fermée par trois boutons en nacre, donnant un chic parisien. En dessous, l'on apercevait le gilet à quatre boutons porté sur un pantalon très cintré à petits carreaux de nuance approchante, notant la haute élégance du personnage. Un chapeau de feutre gris complétait cette toilette.

— Mon Ami ! Je voudrais simplement connaître la façon dont vous avez découvert le corps.

Auguste fronça les sourcils en entendant cette familiarité.

Le Commissaire voyant qu'il n'y arrivait pas, lui tendit la main afin de le rassurer.

— Je suis le Commissaire Irénée Haudebert, du commissariat central. Quel est votre nom ?

Il n'obtint aucune réponse.

— Au fait, bonjour. Allez ! Serrez-moi la main, Mon Ami ! Je sais que vous n'avez rien fait. Cela se voit sur votre figure, Mon Ami. Je voudrais simplement apprendre de votre bouche de quelle façon vous avez trouvé le corps.

Auguste, sentant le calme revenir en lui, retrouva la parole.

— Monsieur, je ne vous connais pas. Mais soit ! Voilà ce que j'ai dit au gardien Rousseau. J'allais au travail quand je suis tombé sur le type. C'est tout. Je passe par là presque tous les matins à six heures, surtout si je suis en retard. Quand j'ai vu le sang, parce qu'il avait du sang plein sur la figure, j'ai eu peur alors j'ai appelé à l'aide. C'est tout.

Il regarda sa montre qui indiquait sept heures trente.

— Je vais prendre un savon par mon chef. Il y a des clients à Penhouët qui doivent m'attendre. On est en finition du Rochambeau, un paquebot dit « à classe unique » de la Compagnie Générale Transatlantique... qui sera lancé le 12 septembre prochain. Nous avons aussi en fabrication la coque du Cuirassé France, un dreadnought français comme disent les étrangers. Le cuirassé France devrait être mis à l'eau le 7 novembre, puis il y aura la phase d'armement et les chantiers devront avoir terminé impérativement pour le 14 juillet 1914. Une belle date, le 14-7-14 !

Auguste était un vrai expert sur la construction des navires. Il connaissait même les moindres détails qu'il avait obtenus en discutant avec ses clients le matin. Il pouvait en parler pendant des heures de tous les navires qui avaient été construits depuis la création des Chantiers. Il regarda de nouveau l'heure et il ajouta.

— Cela va chauffer pour mon matricule. Je vous laisse, il faut que j'aille servir ces messieurs avant l'embauche. Au fait, mon ami François m'a

dit qu'il avait quelques-uns des rivets à reprendre parce que le Laboratoire d'Analyse Métallurgique de Saint-Nazaire ne les avait pas validés. Vous savez avec l'accident du Titanic en avril, ils sont devenus tatillons...

— Restez encore un instant, j'ai des questions à vous poser. Le moment venu, un gardien vous raccompagnera pour justifier votre retard.

— Mais ce n'est pas que moi... je n'ai pas le temps, les gars m'attendent. Je vous ai dit tout ce que je savais. Je ne le connais pas ce type. Moi, je vais au boulot.

Auguste entra dans le groupe de badauds qui s'attroupait là depuis le matin et le traversa.

Il recommençait à marmonner.

— Quelle idée, j'ai eu de vouloir passer par cet endroit. J'ai quarante ans. Je ne le connais pas...

Le Commissaire, avec des manières que l'on ne voit que dans les soirées huppées, héla un agent en pinçant du bec.

— Gardien, Mon Ami !

Auguste exécutait son demi-tour parfait et prenait la direction de la rue de Cran.

Le Commissaire se mit sur la pointe des pieds afin de ne pas perdre Auguste de vue.

— Gardien ! Gardien Rousseau, arrêtez, ce... non, le garçon marchand de vin.

Edgard Rousseau regarda le Commissaire principal et vint à sa rencontre.

— Pardon ! Qui dois-je arrêter ?

— Cet homme, en velours, qui est... !

— Vous parler d'Auguste, de l'Île du trou, c'est un bon gars. C'est un bosseur, grincheux, mais pas méchant pour deux sous. Il m'a dit qu'il était tombé par hasard sur le mort. Je sais qu'il dit la vérité. Nous l'avions décidé... avec le... de le laisser partir.

Le Commissaire Haudebert l'avait écouté, mais n'appréciait pas la tournure des choses et perdait de son calme sans pour autant laisser tomber son attitude hautaine.

— Je vous demande de l'arrêter, Gardien ! J'ai des questions à lui poser...

Le Commissaire Canuts, qui avait terminé son premier examen du corps, très amusé, avait regardé la scène entre son principal et cet homme.

Canuts avait gravi tous les échelons de sa longue carrière. Il fêtera en fin d'année ses trente-cinq ans de service et ses cinquante-sept ans. Il n'était pas comme son principal, issu de la bourgeoisie mondaine.

— Vous m'entendez ! Arrêtez ! ... arrêtez ! C'est qui ce « Nous » ?

Le Commissaire Irénée Haudebert montait sur ses grands chevaux en voyant son témoin dont il ignorait toujours son nom. Le gardien Rousseau subissait les foudres et recevait des menaces de réprimandes sévères.

Le Commissaire Canuts intervint.

— Nous, c'est moi. Je vais m'occuper de cette enquête. Elle me revient de droit, elle dépend de mon quartier. Je m'occupe de tout, témoins, cadavre, médecins... Vous me comprenez, Commissaire principal. C'est une affaire de mon ressort. Un mort... dans un terrain vague... les poches totalement vidées... un crime de quartier sûrement...

Concernant les poches, Canuts ne les avait pas encore vérifiées. Mais, en vieux brisquard, il savait que le Commissaire principal Haudebert aimait les affaires dont il pouvait exploiter la presse aux fins de gagner en visibilité auprès de

la police parisienne dont il avait envie de faire partie.

L'affaire actuelle, après le rapport succinct de Canuts, n'avait pas l'air de correspondre à ses besoins.

— Si c'est un crime d'Apaches, Mon Ami ! Je vous le laisse. Mais arrêtez-moi, ce type en velours, quand même !

Le Commissaire Canuts dit calmement,

— Je reverrais Monsieur Auguste Robert, ce soir, soyez-en sûr. Je le connais.

Le Commissaire Haudebert salua en inclinant la tête tout en portant sa main à son feutre et s'en alla.

On pouvait lire sur son visage que ce crime venait de le décevoir. De plus, il n'appréciait pas trop Canuts. Il le trouvait trop bourru.

Canuts était content de lui mais il savait qu'il jouait avec le feu parce que Haudebert avait sa tête des mauvais jours.

— Allez au boulot, lança Canuts.

Il avait un mort dont pour le moment, on ignorait tout. De plus, les premières recherches autour de la victime n'avaient rien donné.

Le Commissaire Canuts avait gagné son premier combat contre le Commissaire Haudebert, son principal, en l'emmenant sur la piste des bandes d'Apaches.

La ville de Saint-Nazaire était depuis plusieurs années gangrénée par des bandes de jeunes voyous prêts à tout utilisant le surin pour dévaliser et dépouiller le soir venu les passants. Certains sont d'ailleurs particulièrement violents, n'hésitant pas à commettre des homicides.

Dans les quartiers, près du port, les Apaches déambulaient dans leurs vestons semi-ouverts, en lustrine noire, sur leurs chemises fripées. Certains préféraient le tricot rayé et la ceinture en flanelle rouge, mais tous portaient la casquette vissée au-dessus d'une nuque rasée, des cheveux lisses et pommadés ramenés en accroche-cœur et paradant ainsi devant leur dulcinée.

La police en connaissait la plupart, mais ne réussissait pas toujours à les appréhender parce qu'ils arrivaient souvent à se forger des alibis.

Identification.

Le Commissaire Canuts avait remarqué tout de suite que le mort était vêtu très proprement, ce qui indiquait qu'il avait une situation. Mais il s'en était bien gardé de le dire au Commissaire Haudebert qu'il n'appréciait pas du tout.

Quand il l'avait aperçu ce matin-là, il avait glissé discrètement au gardien Rousseau qu'il ne tutoyait qu'occasionnellement que quand il était perturbé.

— Tu as vu, le Petit Coq de la bassecour est venu voir s'il ne peut pas avoir de l'avancement. Il va m'énerver avec ses « Mon Ami ». Rousseau, toi tu le sais, je n'ai jamais été son ami. On va tout faire pour ne pas l'avoir dans les pattes. Moins on lui en montre, plus il partira rapidement.

Rousseau avait même répondu.

— Haudebert n'aime pas les crimes des Apaches. On n'a qu'à lui dire que cela en est un.

— Pourquoi pas ! Mais, j'espère qu'il n'a pas vu le macchabé. Il est trop bien habillé. De toute façon, le crime est sur le deuxième quartier. Et c'est le mien.

Canuts avait enfin retourné toutes les poches de cet homme mort. La pêche n'avait rapporté qu'un chapelet, des gants, des clefs et un canif.

La victime présentait de graves blessures sur le corps et sur la tête. Des coups avaient déchiré profondément le visage qui en était tout ensanglanté. Mais, ces coups n'étaient pas les importants.

Canuts qui examinait la victime rappela le gardien Rousseau.

— Tu vas pouvoir faire emporter le corps à l'hôpital. Il réfléchissait.

— Les hôtels sont pleins. Peut-être, un étranger qui a été victime d'un rôdeur, si c'est le cas, tant que l'on ne trouve pas son identité, nous n'avancerons pas. Au fait, il faudra vérifier les dates et les listes de passagers des prochains départs pour les Antilles. Il va falloir faire gaffe. Le Commissaire Haudebert connaît du monde dans ce milieu et pourrait nous mettre des bâtons dans les roues.

L'hôpital se situait boulevard Gambetta, à deux pas de la caserne, le service de la médico-légale était sur la gauche en entrant.

Mais avant de le transporter, le Médecin Laborde arriva. Il était tout en sueur. Il avait couru dès qu'il avait été prévenu.

— Qui est responsable de l'affaire, s'il vous plaît.

Canuts s'avança vers lui.

— Ah ! Vous. On m'avait dit que le Commissaire Haudebert était là...

— Il est déjà reparti.

— Je préfère nettement travailler avec vous, mon cher Canuts. Bon, voyons le malheureux.

Le médecin se pencha sur la victime puis s'accroupit. Il l'inspectait d'une manière que certains auraient pu prendre pour désinvolte, mais, l'homme avait une telle pratique que rien ne pouvait échapper à son œil d'expert. Il se releva.

— Voyons ! Oui, oui, les plaies au visage ne sont sûrement là que pour vous empêcher de le reconnaître rapidement. La victime a surtout reçu deux coups de couteau. Canuts regardez ! Ici, l'on voit bien une première entaille dans le

haut du ventre et la seconde se trouve sur le thorax. Vous voyez, la lame s'est insérée entre les côtes. Ce coup de couteau va directement au cœur et je dirais qu'il a pénétré sur une profondeur d'au moins quinze centimètres, par contre lorsqu'on voit la tache de sang, il y a quelque chose que je ne vois pas... Bon, je vous en dirais plus après un examen approfondi. Emportez la dépouille à la morgue, Messieurs. Je vous accompagne.

Le gardien Rousseau appela son collègue Félicien Albert pour le seconder dans le transport de la victime.

Le corps fut déposé sur une civière.

Le Médecin Laborde observait la manutention et distillait des conseils de précaution. Il était maniaque et ne voulait pas que la moindre négligence détériore son futur travail.

— Commissaire, le corps a dû être déplacé. Le sang ! C'est à ce que je pensais, il n'y en pas assez.

Félicien qui pour le moment s'occupait de la foule n'avait pas encore eu le temps de regarder le mort.

Il se pencha sur la victime et fit un pas en arrière, tout en lançant un juron.

Félicien avalait sa salive et le montrait du doigt.

— C'est... c'est Louis... Louis Braillys, le chimiste.

— Vous le connaissez !

— Pour sûr ! Il habite non loin d'ici dans le quartier de ma mère. Ma mère le connaît bien cette personne, surtout sa mère, Angèle Aoustin qui habite rue de Cran. Vous savez que c'est une Aoustin de la Chapelle. Moi, ma grand-mère s'appelait aussi Angèle Aoustin. Mais on est des Aoustin de Camer à côté de la Chapelle des Marais. Alors, vous comprenez que l'on se connaît quand on est du même pays, que l'on porte le même nom, même si l'on n'est pas de la même famille. Comme le dit ma mère, quand un du pays vient vivre à côté de chez soi, il serait mal venu de l'ignorer...

Ce monologue familial commençait à échauffer les oreilles du Commissaire Canuts

— Félicien, alors vous savez le nom du mort, oui ou non ? Je n'ai pas besoin de connaître votre arbre généalogique.

— Excusez-moi, Commissaire. Pour sûr que je le connais ! C'est le fils d'Angèle Aoustin...

— Félicien !

— Je suis tout retourné. Il s'appelle Louis Braillys, le fils d'Angèle Braillys, née Aoustin. Louis vit rue de Cran, chez sa mère. Elle est veuve. Louis, un petit bonhomme bien sympathique. Il travaille pour Louis Campredon, le savant fondateur du Laboratoire d'analyses métallurgiques de Saint-Nazaire, rue Villes-Martin⁷.

Le Commissaire Canuts regardait Félicien.

— Mazette ! Vous le connaissiez bien. Cela va nous aider pour l'enquête.

— Commissaire, je ne suis pas sûr. J'ai bien été un peu à l'école avec lui. À l'école, vous savez, c'était un champion, une grosse tête... Moi, j'étais au fond de la classe près du poêle à charbon... Vous connaissez les gamins à l'école, ils ne sont pas tendres entre eux. Je faisais partie de ceux qui le taquinaient. Mais à part ça, il avait l'air gentil. Il était chimiste et moi policier, vous comprenez, nous n'étions pas du même monde.

⁷ Avenue du général de Gaulle

Le Commissaire fixait Félicien Albert, mais ne l'écoutait plus. Il réfléchissait puis il lui demanda de se taire.

— Bon, si je comprends bien le mort est un chimiste qui s'appelle Louis Braillys et qui habite rue de Cran.

— Tout à fait, Commissaire.

— Vous m'auriez dit simplement cela ; on aurait gagné un peu de temps. Mais j'apprécie votre franchise.

Le Commissaire Canuts s'adressa à ses hommes.

— Nous connaissons l'identité de la victime. C'est Monsieur Louis Braillys.

Soudain, ce fut la stupeur quand les personnes de la foule, toujours présente, entendirent le nom. Il y avait beaucoup d'amis qui durent se rendre à triste évidence qu'ils venaient de perdre un être cher dans de mystérieuses circonstances.

Félicien qui avait envie de parler continuait.

— Mais, si je peux dire un truc, c'est que je l'apercevais quand je rendais visite à ma mère. Au fait, on se parlait peu, « bonjour, bonsoir » la politesse, vous comprenez et quand j'étais en

tenue, c'est tout juste s'il me saluait. C'est du pareil avec tous mes anciens copains de l'école. On s'habitue à ce que les gens n'aiment pas la police, même quand ils n'ont rien à se reprocher. Vous me comprenez, Commissaire !

Canuts, voyant que Félicien s'incrustait, lui dit.

— Tout à fait. Voyez donc avec la foule... relevez tous les noms.

Les agents firent la liste des personnes présentes qui croissait toujours.

De toute part, on entendait la communauté arrivée sur les lieux confirmant et faisant des louanges sur leur sympathique concitoyen. Tous avaient des mots des plus élogieux.

Canuts connaissait bien ces premiers instants où une victime ne pouvait avoir fait que de bonnes actions et avait une famille irréprochable, mais l'éloge funèbre spontané terminé, l'enquête pouvait commencer.

Bureau 13.

Canuts était arrivé au commissariat de quartier. Il ouvrit la porte de son bureau qui portait le numéro 13. Il resta sur le seuil, une boîte en carton dans les bras et regarda sa table.

La pièce exiguë ne comportait qu'une seule petite fenêtre haute donnant sur la cour. On aurait dit une cellule ou un placard. Ce bureau était le sien. Il y était attaché. En effet, il y avait fait ses débuts. Depuis plus de vingt longues années, il y avait gravi les échelons. À plusieurs reprises, sa hiérarchie lui avait proposé un autre local, répondant à son grade de Commissaire. Canuts, en Nazairien de souche, avait refusé tout changement.

Comme il le disait quand on lui parlait du bureau qui portait le numéro 13 :

— Peu importe le numéro, je ne suis pas superstitieux. Je reste fidèle à cette petite pièce qui me rappelle mon origine modeste, et mes longues nuits avec le nez dans les dossiers

lorsque j'étais simple inspecteur. À l'époque, le Commissaire Jules Martin me disait que j'étais un inspecteur privilégié qui avait un bureau seul pour y cogiter et spéculer.

Et puis, le Bureau 13 lui avait porté chance, n'avait-il pas réussi l'examen de Commissaire en 1900 à trente-trois ans. Canuts ajoutait avec une voix ferme et décidée :

— Il n'y a que là que je peux réfléchir sereinement à une enquête.

La seule concession qu'il avait faite concernant cet espace était le percement d'une porte de communication avec le bureau 10 des inspecteurs et des agents de la sûreté, regroupement des trois autres bureaux à l'origine identiques au numéro 13 et dont les portes 11 et 12 avaient été condamnées.

Il déposa la boîte sur la table encombrée de nombreux dossiers en cours et s'assit dans sa chaise, regardant les maigres éléments qu'il possédait : un chapelet, des gants, des clefs et un canif et un petit mot du gardien Rousseau qui a écrit sur petite page déchirée.

Il y a du sang partout et des coups sur la figure. La victime ne possédait plus de montre, ni de porte-monnaie, ni de portefeuille.

Il ferma les yeux et une pensée lui vint. Serait-ce un vol qui a mal tourné ?

Il secoua la tête.

Il réfléchissait à voix haute, il disait même que cela l'aidait. Il y avait les questions habituelles...

— Bien sûr, un des mobiles du crime pourrait ou devrait être le vol. Pourquoi tuer un homme que l'on dit gentil, du moins à ce que racontent nos premiers témoins ? Il me faudra vérifier cela. Avait-il des ennemis, ce qui changerait la nature et le mobile ? Pourquoi le défigurer ? ...

Dans la tête du Commissaire, il y avait une explosion d'autres questions.

Une chose qu'il savait, l'affaire simple au demeurant ne devait peut-être pas être si simple que cela. De plus, il lui faudrait jouer la partie finement parce qu'il y avait le Commissaire principal Haudebert, un homme ayant des relations, ne pensant qu'à son image, prêt à tout pour avoir la Une et obtenir la reconnaissance.

Entre-temps, le corps était arrivé à l'hôpital. Il avait été déposé dans l'amphithéâtre.

Il se leva de son bureau puis se dirigea vers la porte de communication du bureau des agents de la sûreté.

— Félicien !

Dans le couloir, une voix répondit, c'était Félicien qui revenait de l'hôpital avec le gardien Rousseau.

— Oui !

— L'adresse exacte de la victime.

— Monsieur Louis Braillys habitait là avec sa mère. Ah oui, je vous l'ai déjà dit. Il loge dans une petite maison retirée au fond d'un jardin, non loin de l'angle de la rue de Cran⁸ et du Boulevard Victor Hugo. Dans le bureau, nous avons un plan, je vous montre, si vous le voulez.

Tout en se dirigeant vers la carte de la ville, Félicien, tel un vrai moulin à parole, continuait ses explications.

— Vous savez, ma mère va être catastrophée quand elle va l'apprendre. Elle le sait, peut-être déjà... dans le quartier, les bruits courent vite. Voilà, vous voyez sur la carte, c'est ici, Monsieur.

Il montrait l'endroit exact.

— Où travaillait-il ?

— Ici, rue Villès-Martin⁹.

8 Rue Jean Jaurès

9 Avenue du général de Gaulle

En regardant le plan, Canuts s'aperçut que l'endroit de la découverte du crime se trouvait sur le chemin du travail de Monsieur Braillys.

Il remercia Félicien et réintégra son bureau.

Il esquaissa un sourire, il tenait là peut-être un premier indice.

— En fin de compte, l'hypothèse du crime d'un rôdeur, pourrait-elle être la bonne ? À partir du moment que l'heure du crime correspond avec ses horaires de travail.

Mais d'autres idées surgissaient à nouveau, qu'ils gardaient dans sa tête.

Il s'était assis sur le coin de son secrétaire.

Pendant cinq longues minutes, il n'y eut plus un mot. Le silence ne fut troublé que lorsqu'il se leva.

Canuts traversa son petit bureau et du coin de la porte de communication, il interpella Félicien.

— Félicien ! Accompagnez-moi chez Madame Braillys. C'est la corvée d'annoncer la pénible nouvelle à une mère.

L'agent de la sûreté fit une moue.

— Monsieur, j'aimerais qu'Edgar me remplace. Rousseau, tu peux aller à ma place.

Le Commissaire surpris,

— Vous connaissez la mère de la victime. Qu'y a-t-il ?

Félicien était bien ennuyé.

— C'est que quand j'étais gamin, avec des copains, et cela je n'en suis pas très fier, on a bousculé le petit Louis, et sa mère l'a dit à la mienne.

Canuts allait de surprise en surprise concernant l'attitude de Félicien.

Félicien se frottait la tête baissée. Un peu honteux, il ajouta une explication.

— Il faut remettre cela à l'époque, j'avais quinze ans et Louis dix. Je lui piquais son goûter. Sa mère l'a appris et l'a dit à la mienne. Ma mère m'a chopé. J'ai passé un mauvais quart d'heure. J'ai été obligé de m'excuser et je lui ai promis de lui défigurer sa petite gueule d'ange.

— Félicien, vous n'êtes qu'un idiot ! Cela remonte à plus de vingt ans.

— Bah ! Il y a eu la fois aussi où il avait trop bu. Je l'avais ramassé place Marceau. Alors, je l'ai mis en salle de dégrisement... tout nu !

— Je ne comprends pas.

— On nous dit de faire attention à ce que le prisonnier ne se suicide pas... en se pendant avec ses vêtements. Alors, avec un copain, on l'a mis nu.

Il avait un sourire niais.

— Mais, on était le premier novembre et il ne faisait pas chaud. Il a contracté un mauvais rhume. Et sa mère et ma mère l'ont sut.

Canuts regardait Félicien.

— Histoire de savoir ! Quand est-ce que vous lui avez fait subir ce traitement, au petit Louis ?

— En novembre dernier, il y a moins d'un an. Vous savez bien, nous avons reçu les nouvelles consignes du Commissaire Haudebert en juillet 1911, concernant le suicide des prisonniers.

Le Commissaire Canuts leva les yeux au ciel.

— La consigne est pourtant précise, lacets, ceinture, cravate, et autres moyens longs pouvant servir à se pendre. Cela ne veut pas dire tous les vêtements. Je vérifierais à l'avenir que cela ne se reproduit pas.

Canuts au fur et à mesure qu'il parlait sentait une colère monter en lui. Il secoua la tête afin de se rassérer.

Félicien baissait la tête comme un enfant pris en défaut.

— Rousseau, accompagnez-moi.

— Commissaire, c'est que...

— Vous avez eu des problèmes avec Louis Braillys.

— Non

— Rousseau, vous m'accompagnez.

Canuts était sur le point de sortir.

— Commissaire.

— Quoi encore, Félicien !

— La vieille Braillys a été se plaindre au Commissaire Haudebert...

— Du respect, dites madame Braillys et il ne manquait plus que cela, le Commissaire principal.

Félicien leva la tête tel un coq.

— Vous savez ! Le Commissaire Haudebert lui a répondu qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait. Un gentilhomme ne se répand pas dans la rue... le fils de cette dame avait des attitudes d'un déclassé. Il m'en a parlé et m'a dit que j'avais bien agi avec un semblable individu qui ne sait